

## SUR DIDEROT

(LES RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE)

Lorsque Grétry mourut, le 24 septembre 1813, à « l'Ermitage d'Emile », à Montmorency, il y avait exactement quinze ans qu'il était propriétaire de l'ancienne demeure de Jean-Jacques. Il l'avait acquise le 3<sup>e</sup> jour complémentaire an VI (19 septembre 1798) moyennant 10.000 francs, et achevé de payer en vendémiaire an IX, à maître Paulmier, notaire à Paris.

Abandonnant peu à peu son appartement du boulevard des Italiens (n<sup>o</sup> 7 actuel), où il s'était installé en 1795, à deux pas du théâtre dont il avait contribué à faire la fortune, le compositeur glorieux avait pris sa retraite, musicalement parlant, dans les premières années du siècle. Après deux succès à l'Opéra, en 1801 et 1803 (*le Casque et les Colombes*, ballet, avec Guillard ; *Delphis et Mopsa*, avec Guy), il avait tout à fait cessé de composer et, depuis la mort de sa femme (17 mars 1807), il ne retournait plus même au spectacle.

Malgré les visites de ses jeunes amis de Paris (les anciens : Vernet, Marmontel, Diderot, Favart, l'abbé Arnaud, l'abbé Rozier, d'Alembert, Greuze étaient morts), parmi lesquels on trouve Rouget de Lisle, Berton, Dalayrac, Boieldieu, Bouilly, Pougens, des confrères de l'Institut, Le Berton, Gérard, les heures solitaires de l'Ermitage ne coulaient pas sans monotonie. Pour les abrégier, le vieux maître entreprit ses *Réflexion d'un Solitaire*.

Ses *Mémoires ou Essais sur la Musique*, parus en 1789 et réédités aux frais du gouvernement, en 1797, l'avaient fait connaître comme écrivain. Dans un second ouvrage, en trois volumes comme le premier, *la Vérité ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, paru en 1803, Grétry écrivait déjà :

Je le dis franchement, soit parce que j'avance en âge (il était né en 1741), ou que les républiques ne sont pas le pays des illusions, aujourd'hui la musique m'intéresse moins qu'autrefois...

Le langage musical a pour moi trop de vague : arrivé presque à la vieillesse, il me faut quelque chose de plus positif. L'homme de tous les âges est charmé par l'attrait des beaux-arts, mais leur profession, en ce qui a rapport au génie, ne convient qu'à l'âge où l'imagination et ses doux prestiges sont dans toutes leurs forces. Il est temps de préparer ma retraite, et

la philosophie, la raison, qui sont une même chose, deviennent mon partage.

Les *Réflexions d'un Solitaire*, dont les huit livres, dispersés entre les héritiers de Grétry, sont restés inédits, datent des treize dernières années de l'auteur de *Richard* et de *Lucile*.

En commençant cet ouvrage en l'an 1801, c'est-à-dire avec notre dix-huitième (*sic*) siècle, mon intention étoit, comme l'annonce son intitulé, d'écrire mes réflexions sur divers sujets, à mesure qu'elles se présenteroient à mon imagination.

Ainsi débute le 25<sup>e</sup> chapitre du livre IV (dont l'autographe appartenait naguère à feu Charles Malherbe). En marge, Grétry a ajouté :

Après avoir lu quelques chapitres de cet ouvrage, un savant n'a pas trouvé mon épigraphe bien adaptée à la matière du livre :

*Ce sont rêveries d'un esprit désirant, et non pas enseignant, ai-je dit.*

« Les mots, *ce sont rêveries* conviennent, disoit-il, à un tout autre ouvrage que celui-ci, qui est philosophique et moral. » Voici donc l'épigraphe qu'il m'a conseillé d'adopter, et que je n'adoptepas, parce que si la sienne convient mieux à l'ouvrage, la mienne a plus de rapports avec l'auteur du livre :

*Quid verum atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum.*

(*Horatius, ep. lib. I.*)

Je recherche, je désire ce qui est vrai, ce qui est honnête, c'est toute mon étude.

En remarquant, ajoute-t-il au même chapitre, qui date de 1808, que, pendant sept années de travail, le même sentiment a guidé constamment et forcément mes idées vers un même but, il semble que le vrai titre de l'ouvrage serait : *Rapports entre le physique et le moral des choses*. Mes lecteurs lui donneront le titre s'ils veulent ; pour moi, je m'en tiens au vieil intitulé, comme moins fastueux, et qui convient mieux au scepticisme raisonnable d'un homme qui doute en espérant, qui écrit des réflexions plutôt que des préceptes, et qui ne prend le ton affirmatif que pour appuyer la morale des gens de bien.

On ne saurait mieux caractériser cet ouvrage écrit par le vieux maître, de son écriture large et lisible, avec une orthographe tant soit peu fantaisiste. A côté de souvenirs sur tel ou tel de ses contemporains illustres, qui sont plutôt prétexte à réflexions, en effet, qu'à narration, on y trouve des pensées plus ou moins profondes, mais d'une philosophie aimable, sur le mariage, l'amour, le suicide, « l'embarras de parler avec ceux auxquels on n'a rien à dire », sur « le temps qu'il faut pour oublier ses peines », sur « le préjugé faux ou véritable attaché aux divers état de l'homme », etc., etc.

Le fragment qui suit forme le chapitre IX du cinquième volume des *Réflexions* (conservé à la Bibliothèque Nationale) ; il est écrit sur Diderot, dont le hasard des dates rappelle, cet automne, le souvenir, en même temps que celui de son ami Grétry.

SUR DIDEROT<sup>1</sup>

M. Naigeon nous a annoncé la vie de *Diderot*, son maître et son ami, nul ne peut mieux que lui nous retracer l'existence de ce nouveau *Socrate* (à la ciguë près), puisqu'il a vécu constamment avec lui, l'a aimé, admiré, depuis le jour qu'il l'a connu jusqu'à sa mort. Ce n'est donc, principalement, que de son influence dans les sciences, les arts et la littérature dont nous nous occuperons un moment ici. Elle étoit telle, qu'il n'y a pas d'auteur, ayant vécu avec *Diderot*, qui n'ait participé à son génie. Sa tournure d'esprit, ses élans reviennent souvent à la pensée du lecteur, en lisant les ouvrages de *J.-J. Rousseau*, surtout dans son *Emile*, où les présuppositions étoient inévitables. M. *Naigeon* n'oubliera pas, sans doute, cette belle prérogative dévoluee (*sic*) à *Diderot* ; mais comme il se plaisoit, dans sa jeunesse, à m'encourager ; à venir me prendre au piano dans les momens qu'il jugeoit les plus intéressans pour l'art et pour moi, j'ai le droit à un petit article séparé.

Jamais, dans le travail le plus opiniâtre, il ne me fit éprouver aucune gêne : personne mieux que lui ne savoit s'accoler à son homme, le mettre à son aise, sans affectation. En entrant chez moi, son salut étoit, *bon jour, homme de bien*, — Ah ! monsieur *Diderot*, c'est vous ! — Ne bougez, ne bougez, ou je ne reviendrai pas. En frappant sur le piano, que de choses il y a là ! — Oui, mais il faut les trouver. — C'est comme le bloc de marbre qui renfermoit l'Apollon. — Vous faites trop honneur à mon piano.

Diderot étoit-il musicien ? Encore moins qu'il n'étoit peintre ou architecte ; mais ayant un grand amour du vrai, fondé sur la connaissance du cœur humain, rapportant tous les procédés des arts à la nature, leur véritable type, et n'accordant rien aux préjugés de la routine, il ramenoit sans cesse l'artiste, qui s'en écartoit, aux vrais principes ; il ne disoit aucun mot de critique, mais étoit lumineux (2). Que signifie cette roulade ? me disoit-il un jour en m'écoutant. — C'est le chanteur qui l'exige. — Puisse-t-il étouffer en la chantant. — Je la retranchai par prudence ; il ne critiquoit pas, devant moi, le poème

(1) *Réflexions d'un Solitaire*, 5<sup>e</sup> vol., chap. ix, fol. 48 et suiv. (Inédit).

(2) Voyez l'article *Zemire et Azor*, dans les *Essais sur la Musique* (Note de Grétry).

dont il me voyoit faire la musique ; son envie étoit d'échauffer mon imagination, et non de la refroidir ; mais quand il trouvoit quelque défaut dans le plan de l'ouvrage, ou quelques vers défectueux, il alloit chez l'auteur, l'engageoit à le rectifier et jamais je ne l'entendis dans le monde dire un mot qui fît soupçonner qu'il avoit contribué par ses conseils à la correction de quel ouvrage que ce fût ; c'étoit uniquement par amour du vrai et du bon, et pour l'avantage des arts qu'il agissoit avec tant d'ardeur.

*Socrate* n'avoit pas plus que *Diderot* pratiqué également toutes les sciences et tous les arts, cela est impossible ; mais ils avoient tous deux dans l'âme cette voix secrète, irrésistible, qui s'impatientoit des irrégularités, en cherchant et trouvant les moyens de les réformer. Auprès de moi, *Diderot* n'étoit musicien que respectivement à l'expression vraie des paroles ; il jugeoit que telle étoit ma manière de sentir et de faire, il abondoit dans mon sens ; mais s'il eût assisté au travail de *Sacchini*, il n'eût pas exigé de lui comme de moi l'expression rigide des paroles, il eût senti qu'un chant vague et enchanteur étoit la part essentielle de son génie, et il eût dit, en lui-même, qu'on ne peut tout avoir, et que toutes les perfections ne se trouvent jamais réunies dans un même esprit d'homme, ni dans un même ouvrage. Etoit-il homme d'un goût exquis et sûr ? Non, et je ne crois pas que l'homme enthousiaste et de génie puisse avoir cette qualité au suprême degré. Lisez *Shakespeare*, *Sedaine*, *M. le Mercier*, *Beaumarchais*, ce sont des inventeurs, des moules pour ceux qui courent la même carrière qu'eux, mais qui, n'osant reproduire ce qui a été fait, ont au moins le mérite d'en lécher les contours. Dans les pièces imprimées des (*sic*) ceux qui osent agir et parler franchement, on lit avec plaisir les mots et les phrases de première création qu'on n'ose dire au théâtre ; leur hardiesse s'y montre dans toute sa force ; on sourit à leurs écarts qui attestent leur dédain pour la mode et les préjugés. Les hommes de génie ne s'embarrassent guères des épilogueurs. Ils ne s'arrêtent ni aux mots, ni aux noms triviaux, ils sont forts de la chose même et méprisent les détails. J'us (*sic*) bien de la peine à faire consentir *Sedaine* de (*sic*) changer un mot dans *Richard cœur de lion* : *Blondel* disoit, animé par l'amour, *Orphée s'est ouvert les enfers* : les guichets de ces tours s'ouvri-

*ront peut-être au violon de l'amitié.* — Votre violon fera rire, lui dis-je, et ce n'est pas le cas ; mettez, *aux accents de l'amitié* ; mais il répétoit toujours : violon est le mot ; enfin il consentit. Tu me dulcifies, tu m'énerves, tu mets toujours du *phébus* dans mes pièces, me disoit-il ; tu redoutes trop les imbéciles huées du publique (*sic*), que nous avons le droit d'instruire. Quelque succès qu'il obtînt dans ses pièces, et malgré les cris prolongés du parterre, il ne voulut jamais paroître sur le théâtre. Est-ce fierté, lui disois-je, un jour, que vous me laissez paroître ? Non, me dit-il, mais ils m'ordonneroient peut-être de leur danser le rigodon, et je ne sais pas danser.

Cependant des hommes forts et hardis ont besoin qu'on mitige leurs élans. *Beaumarchais* me demandoit si j'avois vu son *Tararre*. — Deux fois. — Ton mot sur cet ouvrage ? — He bien, j'y ai trouvé double complication d'intrigue et de musique, qui fatiguent l'attention ; il falloit autant de clarté dans les chants musicaux qu'il y a de recherche compliquée dans les paroles : voilà mon mot.

Dans son excellent cours de littérature, *La Harpe* dit que c'est le style qui fait vivre et survivre les pièces de théâtre ; je crois que c'est l'intérêt, de quelque nature qu'il soit, et le plan bien conçu, bien conduit, qui font presque tout. On remet au théâtre presque toutes les pièces de *Sedaine* ; s'il s'y trouve des incorrections de style, chaque acteur rectifie ce qui se trouve d'inconvenant dans son rôle, et le fond ne cesse d'être excellent. Le style change, mais des situations prises dans la nature sont invariables par leurs effets, et senties en tous temps. Le style le plus élégant, le plus brillant peut un jour devenir suranné et insupportable et tout est perdu pour l'ouvrage qui n'a que ces qualités ; mais, encore une fois, des caractères pris dans la nature, une pièce qui marche droit à son but sans s'écarter n'a pas de fin. Ce que je dis n'est pas uniquement pour les œuvres dramatiques, mais pour toute production littéraire. Depuis *Hypocrate* jusqu'à nous, on répète ses aphorismes, malgré les changemens successifs qu'on (*sic*) éprouvés la langue originaire, et cent traductions de ses œuvres faites en différentes langues.

Que dit-on de notre ouvrage ? me disoit encore *Sedaine*. Beaucoup de mal. — On en parle donc ? — Beaucoup. — On y viendra.

Le public est trop ennemi de son plaisir, surtout aux premières représentations ; il s'effraye des originalités, il est blessé d'un mot qui le choque, comme une dévote qui entend une obscénité. En musique il lui faut, d'abord, des chants dont il a l'idée en soi ; mais, à la longue, il sent qu'il n'a admiré que les fruits de sa mémoire, il découvre le plagiat, et est honteux d'avoir applaudi, de n'avoir prôné qu'une copie.

Il est assez singulier qu'on aime dans *Montaigne*, et dans *Plutarque*, traduit par *Amiot*, ce qu'on ne veut pas souffrir dans les ouvrages modernes. Si la signification d'un mot ancien était impropre, sans doute qu'on ne l'aimerait pas ; c'est donc parce qu'elle a vieilli, et on a tort ; il y a plus longtemps qu'on dit *du pain*, et l'on répète ce mot chaque jour : quant aux expressions qui, dans *Molière* ou les auteurs dont j'ai parlé, ont acquises (*sic*) une teinte obscène et grossière, on sent mieux pourquoi elles n'excitent qu'un gros rire, tandis qu'elles seroient sifflées dans une pièce moderne : on rit du peu de goût de ses ayeux ; on s'amuse en comparant *l'infaillible* temps présent au temps passé, et l'on ne songe pas que dans un siècle on se riera de nous et de quantité de nos expressions à la mode. Je ne sais si les Anglois se rient des termes surannés de leur *Shakespeare* ; ils seroient, je crois, capables de conspuer le rieur, tant ils respectent le fondateur de leur théâtre et de leurs plaisirs. Au reste, ceci prouve que tel peuple est rieur, et tel autre mélancolique. Un de nos farceurs, après avoir diverti tout Paris, raconte qu'il fut à Londres exercer son talent ; un morne silence, dit-il, régnoit dans l'assemblée pendant qu'il faisoit toutes ses grimaces ; qu'il imitoit les cris du chien, du chat, et mille autres choses de ce genre. Pas un éclat de rire ne l'interrompoit : il entendoit seulement quelquefois ces mots, *fort natrel, fort natrel*, prononcés à demi voix. Il se consola, dit-il, de ce succès silencieux, en songeant que les guinées des Anglois valaient bien les éclats de rire des Parisiens. Revenons à *Diderot*.

Je ne comprends pas comment *Jean-Jacques* a pu se brouiller aussi profondément avec cet homme, qui étoit à la vérité tranchant, donneur de conseils, mais, je l'ai dit, qui n'avoit pas même l'idée de le faire par amour-propre, ni pour abaisser son homme ? Pour le coup, je serois tenté de donner le tort à Jean-Jacques, et d'en accuser sa maladie qui lui faisoit

voir dans tout homme instruit un dominateur qui cherchoit à apposer le sceau de son autorité sur celui qui avoit la bonté de le recevoir. Je ne dirai pas qu'il n'entrât de l'amour-propre dans le fait de *Diderot*. L'amour-propre (tel que l'air qu'on respire, tel que le fluide électrique) pénètre partout où siège la raison ; mais la domination étoit pour lui le minime de ses intentions, et le maxime étoit, à coup sûr, la propagation des sciences et des arts. *Rousseau*, au contraire, n'avoit rien de doctoral dans ses manières ; il se laissoit conduire, en apparence ; mais dès que la domination qu'il laissoit prendre sur lui devenoit trop forte, l'homme qui sembloit n'avoir fait nulle attention aux procédés de son meneur rompoit par un éclat inopiné tous les liens de l'amitié précédente. Sans contredit, dominer est l'instinct de l'homme, mais Jean-Jacques généralisoit trop un sentiment qui montre des exceptions, surtout dans le philosophe *Diderot*, que je me plais à juger d'après moi, ce dont je m'honore. Pourquoi dans toute l'espèce humaine n'y auroit-il pas des hommes qui cherchassent à dominer personne ? Je le dis franchement, je ne puis prendre d'empire, pas même sur un enfant ; il n'y a que l'insolence qui me fait regimber. Soit paresse, soit que les hommes, à mon jugement, n'en valent pas la peine, soit que je redoute la fausseté de celui qui plie malgré lui, je ne puis dominer que par actions, bonnes autant que possible, et jamais par paroles hautaines. Que gagne-t-on à subjuguier son semblable, pris collectivement, et différent pour les facultés ? On en fait un esclave s'il est foible, ou un ennemi s'il cède par dissimulation. Il ne faut rien obtenir sur les autres que par l'estime, par l'amour et de plein gré ; il n'y a pas d'autre manière de se mettre au pair ou au-dessus de son prochain. *Diderot* agissoit ainsi très naturellement, et ceux qui ne lui rendent pas cette justice l'ont mal connu.

Il m'a paru se tenir en garde envers le sexe. Peu de temps après mon mariage, il vint chez moi, regarda ma femme entre deux yeux, et me dit de me défier *de ces deux pruneaux*, qui pourroient nuire à ma réputation naissante (elle avoit les yeux vifs et noirs, celle que je pleure encore) (1). Toute fille ou femme, jeune ou jolie et sage, étoit pour *Diderot* comme une fleur

(1) Grétry s'était marié, le 3 juillet 1771, à Paris, avec Jeanne-Marie Grandon, originaire de Lyon. Elle mourut le 17 mars 1807.

dont il admiroit la beauté, respiroit le parfum, et qu'il auroit craint de flétrir par la moindre liberté ; mais si une *Lays* l'eût provoqué, il n'eût, je crois, pas été plus sage que *Socrate*. Toute femme âgée, ayant renoncé au droit de plaire, et ayant quelque prétention à l'esprit, étoit de son domaine, ce n'étoit plus une femme pour lui, mais un philosophe femelle qui avoit fait abnégation de son sexe, et qu'il régentoit à sa manière décente avec l'autorité du maître. J'ai même cru remarquer que les femmes d'esprit de ce temps aimoient à être traitées en hommes par l'homme instruit.

Dans le temps des amours, une belle femme ne changeroit pas sa fortune pour la nôtre : l'idole qu'on adore jouit avec plus de certitude que ses adorateurs supplians et incertains de leur sort. Mais à la retraite des jeunes désirs, les esprits réformés, exilés des régions sentimentales et génératrices, remontent à la tête, et consolent le cœur par les jouissances de l'amour-propre. Médisance ou philosophie ou dévotion est la ressource fatale de la femme arrivée au terme de la jeunesse et de la beauté. Médisance si le dépit de vieillir est joint à peu d'instruction. Philosophie si l'esprit, l'éducation ont servi de cortège à la jeunesse et à la beauté fugitives. Dévote, si douce et foible elle ne peut renoncer au bonheur d'aimer. Rien de mieux alors que de remplacer la créature par le créateur.

GRÉTRY.